

ÉMERGENCE D'UN FÉMINISME NOIR AU BRÉSIL

Joanna Espinosa¹

Université Paris 1 (Panthéon-Sorbonne)

*uma mulher descerá o morro
tempestade é o vestido que ela veste
uma mulher descerá o morro
e ainda que seu sangue caia
ferida incessante no asfalto do Estácio
e ainda que anunciem sua morte
[e sim, ainda que a comemorem]
esta mulher ninguém poderá parar
Micheline Verunsch (2018)²*

À Marielle Franco,
à toutes les femmes insoumises de par le monde.

Revendications et limites politiques

L'engagement politique de Marielle Franco, défenseuse des droits humains et membre du Conseil municipal de la ville de Rio de Janeiro, lui a coûté la vie. Femme, noire, lesbienne, enfant des favelas et militante emblématique des mouvements sociaux, elle est assassinée le 14 mars 2018 pour avoir eu le courage de dénoncer la violence des exactions militaires envers les populations les plus pauvres de la ville de Rio de Janeiro. Pour l'écrivaine Conceição Evaristo qui a suivi toutes les étapes de la trajectoire fulgurante de Marielle, son assassinat est la mort d'un projet politique basé sur l'éviction de la communauté noire. Véritable héroïne sacrificielle de nos temps incertains, elle est l'antithèse idéologique de la nouvelle politique fascisante de l'actuel président du Brésil, Jair Bolsonaro.

¹ Docteure en Esthétique du cinéma, elle a soutenu une thèse à l'Université Paris 1 (Panthéon-Sorbonne). Son doctorat porte sur la représentation des peuples natifs dans la cinématographie brésilienne: passant de la vision colonialiste au fondement de la construction imagétique de l'Indien, au perspectivisme amérindien tel que défendu par l'anthropologue Eduardo Viveiros de Castro. Elle est actuellement chargée d'enseignement en tant que vacataire à l'Université Paris 1 où elle supervise des cours en cinéma et anthropologie. Selon une approche épistémologique bilatérale, son champ de recherche s'articule principalement autour des thématiques en lien avec les mythes, l'urbanité, la lutte des classes, les études de genre, les questions raciales et postcoloniales, et l'anthropocène.

² Extrait du poème de Micheline Verunsch écrit en hommage de Marielle Franco au lendemain de sa mort. Disponible sur: <https://margens.com.br/2018/03/15/trespoeemas/>

Les semaines qui précèdent sa mort sont marquées par les mesures extrêmes entreprises par Michel Temer, président en exercice à l'époque des faits, telles que d'envoyer, dans les favelas, des patrouilles de militaires en soutien à la police afin de maintenir l'ordre et de lutter contre le crime organisé qui sévit partout dans la ville. Loin de « sécuriser » ces quartiers, ces juntas militaires sèment désordre et chaos, extorquant et assassinant délibérément cette population périphérique déjà fragilisée par des trafics perpétuels et des conditions sociaux-économiques déplorables. Le taux de criminalité n'a cessé d'augmenter ces dernières années, faisant entrer le Brésil, en 2018, parmi les dix pays les plus dangereux au monde, avec un taux d'homicide de 63.880 personnes par an³. Sur les 62.517 homicides enregistrés en 2016, 71,5% des victimes étaient noires ou métisses. Alors que le taux d'homicide envers les populations blanches ne cesse de diminuer, celui envers les communautés noires augmente régulièrement⁴.

Marielle Franco, jeune édile au parcours exemplaire, venait tout juste d'être nommée rapporteuse d'une commission chargée de surveiller l'intervention des services fédéraux dans le domaine de la sécurité publique à Rio de Janeiro⁵. Sa volonté de défendre les plus vulnérables face aux dominants l'a placée comme cible privilégiée et le fait qu'elle ait été liquidée impunément laisse présager une plus grande difficulté d'exercer pour les défenseurs des droits humains. Pourtant, Marielle Franco représentait l'espoir de toute une génération, souvent écartée des zones de pouvoir, d'accéder enfin à plus de visibilité et de défendre au niveau politique la cause des jeunes noirs et métis qui composent plus de la moitié de la population et dont seulement 5% accède à des postes d'encadrement⁶. Les inégalités raciales au sein de la société brésilienne sont courantes et sont définies par un racisme structurel où le citoyen noir a moins d'avantages que l'homme blanc. Certains espaces lui sont interdits et c'est également la double peine quand la personne est Noire et femme.

Il y a bien eu criminalisation d'une fervente représentante des mouvements sociaux dont l'enquête piétine alors que les preuves sont irréfutables, attestant d'un meurtre prémédité. En effet, les caméras de vidéo-surveillance furent désactivées la veille, et le tireur était un professionnel avec usage de balles volées à la police. Depuis, Raul Jungmann, alors ministre de l'Intérieur, a annoncé que des agents de l'État seraient impliqués dans l'affaire, sans toutefois ajouter plus de précisions. Marielle Franco a été exécutée par ceux qu'elle dénonçait. Il s'agit certes d'un crime d'État organisé par ceux qui détiennent le pouvoir, mais il y a peu de chances que l'on dévoile les noms des mandataires de cet assassinat et ce, malgré l'écho national et international. Au-delà de la mort de Marielle Franco, le plus triste est de voir le pays se scinder en deux, avec d'un côté une population pauvre, à majorité noire et originaire des favelas de plus en plus ostracisée, et de l'autre un gouvernement autoritaire et hégémonique, à majorité blanche, qui revêt le masque du racisme, du sexisme, et dont le

³ Chiffres disponibles sur le site du *Fórum brasileiro de segurança pública*:
http://www.forumseguranca.org.br/wp-content/uploads/2018/08/FBSP_Anuario_Brasileiro_Seguranca_Publica_Infogr%C3%A1fico_2018.pdf

⁴ Communiqué de l'IPEA (Instituto de Pesquisa Econômica aplicada) dans son rapport Atlas da violência 2018
http://www.ipea.gov.br/portal/images/stories/PDFs/relatorio_institucional/180604_atlas_da_violencia_2018.pdf

⁵ Communiqué de presse d'Amnesty International publié le 14 juin 2018 sur leur site en ligne :
<https://www.amnesty.fr/presse/brsil-trois-mois-aprs-la-mort-de-marielle-franco-l>

⁶ Statistiques du rapport de l'IBGE (Institut brésilien de géographie et statistique), 2017.
<https://www.ibge.gov.br/>

pouvoir est gangrené par les affaires de corruption et l'emprise des évangélistes. Sur 594 députés et sénateurs qui composent le Congrès National du Brésil, 91 se déclarent ouvertement évangélistes et plus du double prônent les valeurs de la famille traditionnelle et s'opposent aux revendications des droits des femmes et de la communauté LGBT+.

La commotion générée par l'assassinat de Marielle Franco s'est traduite par des hommages posthumes et des actions populaires organisées par une frange de la population politiquement consciente ou qui s'engage sur les pas de leur idole, la peine dans l'âme. Certaines personnes souffrent déjà des conséquences de leur engagement et ont redoublé d'attention et de sécurité autour d'elles, à l'exemple de Talíria Petrone, acolyte politique de Marielle Franco, qui se sent de plus en plus menacée de par ses prises de position politique, tout comme de nombreux militants écologistes et indigènes appartenant aux *Movimento dos trabalhadores rurais sem terra* (MST)⁷ et qui sont régulièrement assassinés de façon arbitraire et sans procès⁸.

Lors des rassemblements autour de la disparition de Marielle Franco, un proverbe mexicain a été repris en leitmotiv comme pour conspuer la fatalité de son assassinat: *Quiseram nos enterrar, mas não sabiam que éramos semente* (« ils croyaient nous enterrer mais nous étions des graines »). Beaucoup de femmes noires ont entendu l'appel, certaines étant déjà bien engagées sur le terrain ou dans les recherches académiques, tandis que d'autres ont davantage politisé leur démarche, qu'elle soit artistique, musicale ou sportive, ou bien ont intégré des associations ou partis politiques. Des femmes, autrefois éloignées des débats publics, n'hésitent plus à dénoncer les violations quotidiennes ou le racisme ordinaire sur des blogs, les réseaux sociaux, ou lors d'événements culturels ou publics. Conscientes de leur puissance, les femmes noires s'investissent dans le mouvement social, se politisent et se portent candidates afin de continuer la lutte de Marielle...une force est en marche. Malgré la criminalisation des mouvements sociaux, si les femmes noires veulent obtenir plus de droits, elles savent que c'est par les revendications féministes et les mouvements sociaux que leurs conquêtes doivent se gagner. En 2018, Talíria Petrone et Auréa Carolina, militantes féministes et adhérentes au PSOL (Parti Socialisme et Liberté) auquel appartenait Marielle Franco, deviennent députées et entendent profiter de cette visibilité afin que les communautés noires, périphériques et LGBT+ aient voix au chapitre. Bien que leurs projets et leurs engagements détonnent au sein du Congrès, elles apportent du renouveau et représentent des petites victoires pour les populations les plus éloignées du pouvoir.

Ces dernières années, la situation politique apparaît toutefois chaotique et les combats à mener vont être difficiles. Après la destitution de Dilma Rousseff, la prise de pouvoir de Michel Temer, président fantoche à la notoriété la plus basse de l'histoire politique du pays, l'emprisonnement de Lula et l'élection foudroyante de l'extrémiste politique Jair Bolsonaro, le Brésil met en péril son système démocratique. Alors que le gouvernement Temer avait entrepris un virage libéral, abrogeant les avancées socialistes de ces dernières années

⁷ Le MST: mouvement des travailleurs ruraux sans-terre fondé en 1985 qui lutte pour la redistribution des terres dans le cadre de la réforme agraire.

⁸ «Duas mil crianças e testemunhos estão marcadas para morrer no Brasil», Edson Sardinha, 11 juin 2018, *Pragmatismo Político*. <https://www.pragmatismopolitico.com.br/2018/06/criancas-testemunhas-marcadas-para-morrer.html>

amorçées sous la houlette de Lula, Jair Bolsonaro enfonce le clou en voulant « accélérer le grand nettoyage du pays des marginaux rouges, des hors-la-loi gauchistes » qu'il cherche à pousser vers l'exil ou l'emprisonnement⁹. Sans compter que la population noire, les femmes notamment, sont les premières visées par cette politique d'assassinat et de blanchiment des favelas. L'article à ce sujet de l'écrivaine Rwandaise Scholastique Mukasonga (2019), de retour du Brésil après l'invitation à un salon du livre à Porto Alegre, est édifiant. Cette polarisation des pouvoirs fait craindre une menace pour certains droits fondamentaux, notamment avec l'accélération de la violence que les forces armées aggravent au lieu de réfréner. Beaucoup d'observateurs s'accordent à dire que la situation tend à amplifier une violence politique et une dérive autoritaire. Ainsi, d'anciens militaires tentent, par la provocation, de s'insérer dans le jeu politique avec comme maîtres mots, le retour de l'ordre et de la sécurité. Cet héritage militaire reste une menace pour la démocratie dans la mesure où le Brésil est le seul pays d'Amérique latine qui n'a pas jugé les tortionnaires de la dictature (1964-1985), tout en les amnistiant en 1979. Même la *comissão nacional da verdade*¹⁰ a échoué à faire éclater toute la vérité.

L'invalidation par la justice de la candidature de Lula, grand favori d'une population nostalgique de sa politique progressiste, et la nomination *in extremis* de son suppléant Fernando Haddad, n'auront pas suffi à convaincre l'ensemble des électeurs. La nomination à la présidentielle du controversé Jair Bolsonaro, candidat ouvertement misogyne, raciste, homophobe et nostalgique de la dictature militaire, ne fera qu'attiser la violence et les injustices sociales avec une surenchère d'autoritarisme et de réformes ultra-libérales et conservatrices. Afin de sortir de cette crise profonde et sur les cendres encore ardentes de ce capitalisme meurtrier, la nouvelle politique brésilienne envisage d'exploiter ses ressources naturelles en intensifiant la production agricole et l'extraction de minerais, tout en sacrifiant les populations indigènes ainsi que leur environnement, la forêt amazonienne. Avec son langage volontairement outrancier et les mesures de répression qu'il a mises en place dès son investiture envers les minorités politiques, raciales et sexuelles, l'avenir du pays s'annonce des plus sombres.

Les contributions intellectuelles au féminisme noir

Pour comprendre cette ségrégation, il faut remonter au temps de la colonisation des Amériques où la politique extractiviste des ressources naturelles a nécessité de main-d'œuvre africaine, corvéable à souhait. Le Brésil représentait au départ pour les Portugais un empire commercial plus que territorial. Il ne s'agissait pas de s'y installer, mais bien d'en extraire les richesses (minerais, bois...). Pour l'exploitation de ces terres, les Portugais ouvrirent la voie de l'esclavagisme avec la traite atlantique. Installés sur les côtes africaines et créant des comptoirs, ils pouvaient se constituer une réserve d'esclaves. Cette marchandisation à outrance des corps et des terres marque au fer rouge les fondements de la nation brésilienne. Aujourd'hui encore, au Portugal et en Europe en général, le travail mémoriel et de relecture

⁹ Propos prononcé par Jair Bolsonaro et mis en ligne dans une vidéo diffusée le 21 octobre 2018. https://www.francetvinfo.fr/monde/bresil/c-est-un-projet-fasciste-ce-que-contient-le-programme-de-jair-bolsonaro-favori-de-la-presidentielle-au-bresil_2999445.html

¹⁰ La commission nationale de la vérité (2011-2014) était chargée d'enquêter sur les violations des droits humains durant la dictature militaire.

historique sur cette période de colonisation est trop superficiel, et nos sociétés contemporaines en portent les stigmates. Avec son essai *Le racisme est un problème de Blancs*, la journaliste britannique Reni Eddo-Lodge (2018) nous invite à repenser les rapports raciaux en se confrontant à ses questions depuis la traite négrière à nos jours, nous faisant prendre conscience du privilège dont bénéficient les Blancs tout au long de leur vie, au détriment des autres couleurs de peau.

Le Brésil, premier pays esclavagiste en Amérique, sera le dernier à abolir l'esclavage. La loi d'or (*Lei Áurea*), décrétée en mai 1888, sera un des derniers actes de la Monarchie avant la promulgation de la République quelques mois plus tard. Cette sortie tardive due à la pression des propriétaires terriens qui s'enrichissent grâce à l'exploitation d'esclaves, ainsi que le non-accompagnement économique et social des affranchis vers leur liberté, vont les maintenir au ban de la société brésilienne. Il faudra attendre un siècle pour étudier et commencer à valoriser les apports de la culture noire dans l'édification nationale. Ce n'est qu'en 1988 que la constitution entreprend de condamner la criminalisation du racisme. Et récemment créée en 2003 sous la présidence de Lula, la loi 10639 favorise l'enseignement de l'histoire et de la culture afro-brésilienne et africaine de l'école primaire au collège. Une autre loi 11645 sera elle aussi proclamée en 2008 pour l'enseignement obligatoire de « l'histoire et la culture indigène ».

Selon la philosophe Djamila Ribeiro (2016) qui reprend les propos de la sociologue Núbia Moreira, c'est dans les années 1980 que le féminisme noir commence à être davantage organisé lors de la III^e rencontre féministe où vont surgir les premiers collectifs de femmes noires. C'est à cette même époque que l'anthropologue Lélia Gonzalez fait entendre sa voix pour une décolonisation du savoir (Pons Cardoso, 2005), la hiérarchisation des savoirs étant le produit de classification raciale de la population, une fois que le modèle est valorisé et rendu universel par les blancs, ce qui relègue les autres cultures aux marges de la société, dans la catégorie du folklore national ou de la culture populaire (Ribeiro, 2016). Lélia Gonzalez (2015), militante noire et féministe, a mis en place le mot-valise d'Améfricanité, faisant fusionner les cultures amérindiennes et africaines du territoire américain, y compris les états du nord, les Caraïbes, l'Amérique latine et l'Amérique centrale, mettant ainsi en avant l'importance et l'influence des deux cultures dans la construction du continent américain. Il s'agit d'effriter le storytelling européen qui cherche à se positionner comme unique édificateur d'une nation où les cultures autochtones et issues de l'esclavage sont très durement réprimées et annihilées.

Au-delà de ce concept d'Améfricanité, Lélia Gonzalez défend un féminisme afro-latino-américain qui permettrait de réunir la diaspora africaine présente sur le territoire d'Amérique et de faciliter le panafricanisme pour la mise en place d'une convergence des luttes. Se mêlant aux voix des activistes noires nord-américaines, telles qu'Alice Walker, Angela Davis et Audre Lorde, elle prône le renversement de la « tradition ethnocentrique » qui s'est propagée à travers « le racisme, le colonialisme, l'impérialisme et leurs impacts » (Gonzalez, 2015). Elle crée également le néologisme Pretuguês qui valorise l'apport des langues africaines dans l'enrichissement et la mixité de la langue portugaise, sans oublier celles d'origine amérindienne. La grande majorité des afro-descendants est originaire

d’Afrique de l’Ouest et leur langue a été bannie au Brésil. Seuls quelques mots subsistent, dont le dictionnaire Bantou de Nei Lopes, publié en 1996, répertorie des expressions et retrace certaines étymologies d’origine africaine.

Beatriz Nascimento est une autre voix primordiale dans l’édification d’une histoire noire au Brésil. Ses recherches portent sur les *quilombos*, communautés autonomes fondées par des esclaves fugitifs. Pour elle, l’histoire traditionnelle n’évoquait les Africains qu’à travers le prisme de l’esclavage,¹¹ mais s’intéressait aux révoltes des hommes libres s’étant affranchis de l’esclavagisme. Selon l’historienne, les *quilombos* ont été victimes de fortes répressions et les seuls faits restants de ces mouvements sont ceux enregistrés par la police lors des perquisitions et destructions de tout foyer autonome. Les esclaves n’avaient pas accès à l’éducation et développaient un héritage oral doté d’un grand savoir-faire, laissant peu de traces de leurs actions et réalisations. L’histoire s’est dès lors écrite « par des mains blanches », tentant de minimiser et de détruire ces républiques libres et autogérées avant qu’elles ne se propagent à l’ensemble de la population¹².

Le *quilombo* le plus emblématique, de par sa taille et sa longévité, reste celui de Palmares, situé dans la région Nordeste, qui régna durant plus d’un siècle et résista héroïquement aux invasions des colons portugais et hollandais qui se divisaient le territoire. Au XVII^e siècle, la communauté comptabilisait plus de 30 000 âmes parmi lesquelles des Noirs d’Afrique, des afro-descendants, des métis, mais également des Amérindiens et des réfractaires blancs. Les figures emblématiques de cette opposition à l’esclavagisme sont Ganga-Zumba, Zumbi et sa compagne Dandara. Le premier était le souverain du *quilombo* de Palmares, empoisonné en raison de sa coalition avec les Portugais vécue comme trahison, le second, son neveu, chef de guerre talentueux et véritable symbole de la résistance, fut assassiné par les Portugais pour avoir mené la rébellion. Dandara était une guerrière soutenant la cause des habitants de Palmares. Son rôle fut déterminant auprès de la communauté car elle participait aux luttes armées et aux tâches quotidiennes.

Un autre symbole féminin de résistance s’incarne dans le personnage de Teresa de Benguela, cheffe de la *quilombo* do Piolho, communauté située dans l’état du Mato Grosso au XVIII^e siècle. Durant près de 20 ans sous le règne de la reine Teresa, la communauté va s’organiser et se défendre contre les agressions perpétuelles des Portugais n’ayant de cesse de briser les communautés affranchies. Ayant pris le contrôle du *quilombo* suite au décès de son mari José Piolho, la reine Teresa se révèle perspicace dans les affaires de gestion de la communauté qui ne dépassait pas 300 personnes. Très sophistiquée, dotée d’armes et capable de vivre en autonomie tout en revendant leurs surplus commerciaux, la communauté est prospère. La réponse des autorités coloniales sera violente, le *quilombo* est détruit et les survivants sont tués ou emprisonnés. Teresa de Benguela se suicida en prison et sa tête décapitée sera mise sur la place du *quilombo*. En hommage à elle, durant la première

¹¹ Beatriz Nascimento, *Por uma história do homem negro*, article republié dans Alex Ratts, *Eu sou atlântica, sobre a trajetória de vida de Beatriz Nascimento*, São Paulo: Imprensa oficial, 2006, p. 97.

¹² Beatriz Nascimento, *O conceito de quilombo e a resistência cultural negra*, article republié dans Alex Ratts, *op. cit.*, p. 122.

rencontre des femmes Afro-Latino-Américaines et Afro-caribéennes qui s'est tenue en 1992 à Saint-Domingue (République Dominicaine), le 25 juin fut décrété « jour international de la lutte et résistance des femmes noires d'Amérique latine et des Caraïbes ». Malgré l'attaque perpétuelle des colons, certains *quilombos* ont survécu et des favelas se sont fondées sur ses foyers d'insurrection. Dans un souci de préservation de ces hauts lieux de résistance et de contestation, des lois permettent de préserver et de sauvegarder ce patrimoine, notamment celle qui garantit les droits territoriaux de la constitution de 1988. Aujourd'hui, sur tout le territoire national, plus de 3000 *quilombos* sont répertoriés par la Fondation culturelle Palmares.

Dans son livre *Qui a peur du féminisme noir ?* Djamila Ribeiro révèle ses propres frustrations dans une société où les préoccupations de la femme noire sont minorées, quand elles ne sont tout simplement ignorées. Les grandes figures féminines emblématiques de la résistance sont très peu étudiées et célébrées. Afin de briser cette loi du silence, il faut rompre les stéréotypes et le discours dominant et oser imposer sa voix dans le murmure ambiant. Si l'invisibilité des femmes noires subsiste dans le mouvement féministe, leurs oppressions continueront d'être ignorées car elles n'auront pas eu de lieu d'échanges afin d'être nommées (Ribeiro, 2016). D'autant plus que les revendications ne sont pas les mêmes. Pour Jurema Werneck, médecin et directrice d'Amnesty International Brazil, il s'agit d'une position de confrontation avec les positions de privilège et de domination (Werneck, 2005) :

Constituant l'un des versants du féminisme, les formes organisationnelles contemporaines que se sont données les femmes noires remettent en question les bourgeois·e·s dans tous les domaines: aussi bien quand elles et ils libèrent du monoxyde de carbone ou d'autres gaz empoisonnés dans l'atmosphère, que quand elles et ils augmentent la charge de déchets toxiques qui sera déposée dans les communautés noires et indiennes, ou quand elles et ils vivent confortablement grâce à la surexploitation capitaliste et à l'asservissement de femmes, d'hommes et d'enfants.

Pour la philosophe Sueli Carneiro, le racisme détermine la hiérarchie de genre. Afin d'y mettre fin, il faut que toutes les formes d'oppressions soient combattues. Le combat doit être mené de front des deux côtés, par les femmes blanches qui emploient et limitent la possibilité d'émancipation des femmes noires, et par ces dernières qui doivent continuer à dénoncer les sévices et asservissements qu'elles continuent de subir. Pour beaucoup de penseurs contemporains, dont Sueli Carneiro, la domestication des femmes noires dans les foyers aisés est une continuité de l'esclavage, certes avec des châtements corporels moindres, mais psychologiquement et économiquement tout aussi efficaces: « Nous faisons partie d'une catégorie de femmes chosifiées. Hier, au service de fragiles maîtresses et de nobles messieurs tarés. Aujourd'hui, employées domestiques des femmes libérées » (Carneiro, 2005).

Dans le documentaire *Doméstica* de Gabriel Mascaro réalisé en 2012, le spectateur est invité à partager l'intimité de foyers aisés où les domestiques passent toute la semaine au service de ses familles. À travers une caméra prêtée aux enfants, nous partageons les moments de servilité et de tendresse unissant ses enfants à leur domestique, qui souvent sont celles qui les ont élevés. Dans ce rapport inique où la domestique vit de façon précaire, au service nuit et jour de ses employés, et au détriment de sa propre famille, les liens semblent se fissurer

dans cette « harmonie consentie ». Certes, les familles n'hésitent pas à définir leur domestique comme un membre de la famille, alors qu'elles sont toujours en retrait ou dans leur fonction d'employées.

Ce que l'on pourrait considérer comme un passé révolu ou une réminiscence lointaine du passé colonial reste au contraire très présent dans l'imaginaire social, réapparaissant sous de nouveaux traits et avec de nouvelles fonctions dans l'actuel ordre social soi-disant démocratique - où les rapports de genre, de « couleur » ou de « race » institués pendant la période esclavagiste sont restés intacts (Carneiro, 2005).

Ce n'est qu'en 2013 que les domestiques ont obtenu les mêmes droits que les autres salariés grâce à un amendement constitutionnel, puis en 2015 une nouvelle loi (*lei doméstica*) a réglementé certains droits, mais avec la récession de ces dernières années, beaucoup d'entre elles sont rentrées dans le travail illégal ou sont payées à l'heure, ce qui les précarise davantage. Dans un pays qui compte le plus de domestiques au monde, avec près de 6 millions d'employées, pour la plupart des femmes noires, et où les noirs en général gagnent un peu plus de la moitié des salaires des blancs, leur combat reste encore plus d'actualité que jamais.

L'apport primordial de la littérature

Dans la littérature brésilienne ont émergé un bon nombre de femmes écrivaines afro-descendantes, non sans un acharnement de leur part, car souvent leur publication a été empêchée, retardée, voire totalement oblitérée. Grâce à la ténacité et à la mobilisation des mouvements noirs, elles font preuve d'une vive attention dans le milieu académique tant leur récit est capital de par leur dénonciation et revendication. Ce regain d'intérêt s'est accéléré grâce aux lois votées ces dernières années: celle qui favorise l'enseignement de l'histoire et de la culture afro-brésilienne et africaine et celle de 2012 qui impose des quotas raciaux aux universités afin de garantir l'accès des noirs, métis et amérindiens. En 2014, s'ensuivront des quotas de réserve dans les concours de l'administration publique et en 2015, dans l'accès au concours de la magistrature.

Maria Firmina Dos Reis est un des exemples les plus flagrants dans cette affirmation d'une littérature afro-brésilienne: son livre *Úrsula* publié en 1859 est considéré, après un siècle d'oubli, comme le premier livre écrit par une femme au Brésil et peut-être même en Amérique Latine. Cette femme métisse, professeure et pionnière abolitionniste, condamne l'esclavagisme et insuffle de l'humanité à ses personnages, tout en dénonçant les atrocités de ses pratiques. Sa vie fut tout aussi passionnante que ses engagements. Elle fut la première femme à devenir professeure des écoles et à instaurer une école mixte durant deux ans et demi, avant que celle-ci ne soit démantelée suite au scandale que cela entraîna. Elle collabora régulièrement pour la presse locale et grâce à ses connaissances intellectuelles et musicales, elle fut consultée sur la préservation de textes importants et invitée à composer un hymne en faveur de l'abolition de l'esclavage.

Úrsula, sous couvert de romance, s'insérant dans le genre romantique et destiné à un public blanc - celui-là même qui détient les commandes du pays - est un véritable plaidoyer

contre l'esclavage. Novateur pour son audace intellectuelle et ses prises de position, où les préoccupations de genre et de race sont prédominantes, *Úrsula* témoigne d'une vivacité d'esprit humaniste très en avance sur son époque. Écrit par une auteure afro-descendante, il nous donne une toute autre perspective sur la monstruosité et les ravages de l'esclavagisme. Son conte *A escrava* (l'esclave, 1887) écrit un an avant l'abolition de l'esclavage, reprendra le même postulat tout en ayant un discours plus critique et radical. Malgré toutes ses prouesses, son nom a été mis à l'écart de la littérature nationale jusqu'au milieu des années 60, période à laquelle elle fut redécouverte.

Une autre auteure, tout aussi importante dans l'émergence d'un discours afro-brésilien, a également connu la même disgrâce. Carolina Maria de Jesus, poétesse noire et auteure du fameux roman *Quarto de despejo: diário de uma favelada* (*Le dépotoir: journal d'une favelada*) édité en 1960. Née à Sacramento dans le Minas Gerais, elle est la petite fille d'esclaves analphabètes et ne fréquentera l'école que durant deux courtes années, ce qui sera suffisant pour qu'elle y développe le goût de l'écriture. Devenue chiffonnière, elle vit dans la favela Canindé dans la banlieue de São Paulo. Son livre fut écrit sur les cahiers d'écoliers collectés dans les rues. Ayant vécu une enfance misérable et continuant une vie de labeur des plus difficile, son livre décrit la violence, la faim et la pauvreté extrême. Avant d'être propulsée sur le devant de la scène littéraire par un journaliste qui s'en appropriera la découverte, elle était déjà très investie dans la volonté de publier ses œuvres, sans jamais trouver d'échos à ses requêtes. Se présentant comme poète noire, Carolina Maria de Jesus faisait le tour des rédactions et des radios, arrivait à publier quelques papiers, mais était souvent reçue avec dédain (Trigo, 2013). Il y a une fascination pour cette femme noire issue de la périphérie, cette « voix du pauvre » que la classe moyenne chrétienne prise de remords recherchait afin d'absoudre sa culpabilité¹³. Après le vif succès de *Quarto de despejo*, traduit dans plusieurs pays, Carolina Maria de Jesus retomba dans l'anonymat et l'ostracisme. Elle bénéficia de peu d'argent pour ses publications et alors qu'elle continuait son travail d'écrivaine, la majorité de ses publications fut posthume.

Conceição Evaristo, écrivaine contemporaine, se sent héritière de l'œuvre de Carolina de Jesus et se considère comme un personnage de son œuvre. Enfant, elle lisait ses livres en famille et se sentait proche de ce qu'endurait l'auteure. Conceição Evaristo n'est pas née entourée de livres, mais de mots, et son parcours a été l'expérience de la pauvreté et d'interdictions. Au-delà de leur appartenance à la communauté noire et à la vie misérable qui l'accompagne, elles ont en commun le fait que leurs œuvres ont été empêchées, même si aujourd'hui Conceição Evaristo est une écrivaine reconnue au Brésil. Cependant, son premier livre *Becos da memória* (Banzo, mémoires de la favela, 2016) écrit en 1985-1986, ne sera pas publié lors de la commémoration du centenaire de l'abolition de l'esclavage, et le suivant *Ponciá Vicêncio* (L'histoire de Poncia) ne sera publié qu'en 2003. Presque 20 ans se sont écoulés entre le premier livre écrit et le premier livre publié, même si entre temps, Conceição Evaristo publie régulièrement des poèmes et des contes pour la revue *Cadernos Negros* du groupe afro-littéraire quilombhoje. Son premier public est le mouvement social afro-brésilien, et son œuvre est aujourd'hui reconnue et connue en France grâce au remarquable

¹³ Paroles retranscrites lors de la rencontre avec l'écrivaine Conceição Evaristo à Paris au mois de juillet 2018 pour la présentation de son livre *Insoumises* paru aux éditions Anacaona, Paris, 2018.

travail de Paula Anacaona, éditrice et traductrice de ses livres, ce qui donne une plus grande visibilité à l'auteure.

En 2018, est publié son roman coup de poing *Insoumises*, véritable récit polyphonique faisant l'éloge des femmes dont les récits poignants se font l'écho de toutes les oppressions traversées par la communauté noire du Brésil. Ces treize portraits de femmes sont un hommage brûlant à ce qu'ont souffert et continuent d'endurer des femmes fortes, aux vies singulières et à la détermination sans faille. C'est un livre de combat, de résilience et d'espoir pour cette génération qui continue à creuser son sillon afin de gagner en visibilité et en respect. *Insoumises* rend hommage aux femmes qui luttent dans leur quotidien face à la barbarie des hommes, de l'état patriarcal et de l'héritage colonial. Dans ces histoires, s'imposent fortement les inégalités raciales, sociales, et sexuelles que continuent de subir les femmes noires vivant dans des situations matérielles encore difficiles et à des fonctions subalternes.

Pour Conceição Evaristo, la littérature brésilienne a longtemps généré un style stéréotypé des femmes noires qui occupaient un rôle subordonné. Les spécificités étaient gommées afin de ne présenter qu'un portrait de femme, alors que son livre offre une palette de personnages où la femme noire est multiple (mère, héroïne, amoureuse, solitaire, homosexuelle, travailleuse, érudite...). Elle rend ainsi son humanité et sa diversité à la femme noire. Là où cette dernière était et continue d'être cantonnée à un espace prédéterminé, pour l'auteure, « raconter l'histoire des femmes, c'est rompre un silence historique »¹⁴.

Dès lors, cette multiplicité des voix singulières est salvatrice et porteuse de renouveau et d'espoir que la nouvelle génération doit entendre afin de leur laisser une place de choix dans l'édification de la société brésilienne. Leur combat doit aussi devenir le nôtre si nous voulons que les rapports changent et qu'ils évoluent vers une direction commune. En ces temps de grand trouble politique au niveau mondial, l'union et la solidarité devraient être les mamelles d'une même lutte pour l'égalité des chances, quelles que soient l'origine ou la couleur de peau.

¹⁴ Paroles retranscrites lors de la rencontre avec l'écrivaine Conceição Evaristo à Paris au mois de juillet 2018 pour la présentation de son livre *Insoumises* paru aux éditions Anacaona, Paris, 2018.

Bibliographie

Articles

CARNEIRO, Sueli. « Noircir le féminisme ». *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 24, n° 2, 2005.

EDDO-LODGE, Reni. *Le racisme est un problème de Blancs*, Paris: éditions Autrement, 2018.

GONZALEZ, Lélia. « La catégorie politico-culturelle d'américanité ». *Les Cahiers du CEDREF*, n° 20, 2015.

MUKASONGA, Scholastique. « Au Brésil, une femme noire ne compte pour rien ». *Libération*, 6 janvier 2019.

NASCIMENTO, Beatriz. *O conceito de quilombo e a resistência cultural negra*, article republié dans *Eu sou atlântica, sobre a trajetória de vida de Beatriz Nascimento* d'Alex Ratts, São Paulo: Imprensa oficial, 2006.

NASCIMENTO, B. *Por uma história do homem negro*. Article republié dans *Eu sou atlântica, sobre a trajetória de vida de Beatriz Nascimento* d'Alex Ratts, São Paulo: Imprensa oficial, 2006.

PONS CARDOSO, Cláudia. « À Lélia de Almeida Gonzalez, précurseuse du féminisme Noir au Brésil ». *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 24, n° 2, 2005.

RIBEIRO, Djamila. « Feminismo negro para um novo marco civilizatório ». *Revista internacional de direitos humanos*, vol. 13, n° 34, 2016.

RIBEIRO, D. *Quem tem medo do feminismo negro ?* Companhia das letras, 2018.

TRIGO, Luciano. *Biografia analisa a trajetória de Carolina de Jesus, autora de "Quarto de despejo"*, São Paulo, Globo.com, mars 2013.

WERNECK, Jurema. « Ialodês et féministes. Réflexions sur l'action politique des femmes noires en Amérique latine et aux Caraïbes ». *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 24, n° 2, 2005.

Dictionnaire

LOPES Nei. *Novo dicionário Banto do Brasil*. Réédition Pallas, 2003, initialement paru en 1996.

Littérature

DE JESUS, Carolina Maria. *Quarto de despejo, diário de uma favelada*. Editora Ática, 2014.

DOS REIS, Maria Firmina. *Úrsula*, São Paulo: Penguin e companhia das letras, 2018.

DOS REIS, M. F. *A escrava, conto*. Inclus dans le livre *Úrsula, romance*. Minas: Éditions PUC, 2018.

EDDO-LODGE Reni. *Le racisme est un problème de Blancs*, Paris: Éditions Autrement, 2018.

EVARISTO Conceição. *Banzo, mémoires de la favela*. Paris: Anacaona, 2016.

EVARISTO C. *Insoumises*. Paris: Anacaona, 2018.

EVARISTO C. *L'histoire de Poncia*. Paris: Anacaona, 2015.

Poème

VERUNSCHK Micheliny, poème sans titre publié le 15/03/2018 sur le site margens.com.br.